Paul CAVALIER dit CASTAN

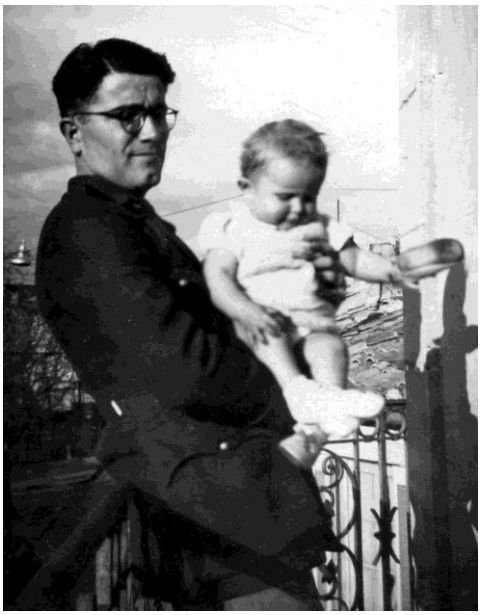
Françoise à Carmaux de 1940 à 1945

Lautrec et les protestants

Françoise Cavalier en janvier 1945

Cliché du photographe de Carmaux

Paul Cavalier en permission à Nîmes avec Françoise en 1940
A gauche chez Gaston et Agnès Cavalier, à droite chez Marie Berthézène



Clichés de Jeanne Cavalier

Version du 22 septembre 2015

Avant-propos

Je m'appelle Françoise, je suis la fille de Paul Cavalier dit « Castan » chef militaire FFI de la zone D du Tarn (Carmaux). Je souhaite vous apporter mon témoignage de petite fille au moment où ma famille vivait à Carmaux durant la seconde guerre mondiale. Je venais d'avoir six ans lorsque nous sommes partis de Carmaux. Nous habitions la Tronquié à Blaye-les-Mines, mais nous disions « Carmaux ».
Je savais qu'il y avait la guerre mais elle était loin. À cette époque je croyais que les Français étaient toujours en guerre et que nos soldats se battaient sur le front à coté des alliés. J'ai appris au collège qu'un armistice avait été signé le 22 juin 1940. Je n'arrivais pas à croire que nous n'étions plus en guerre quand j'habitais Carmaux !

Nous vivions confortablement et je n'ai jamais souffert de la faim ou du froid.
Ma mère était aidée par une jeune fille mais elle était très occupée. En plus de la maison, elle entretenait un potager, elle faisait les courses, la lessive… Elle était toujours assise avec un tricot, parfois un livre. Je ne l'ai jamais vue désœuvrée.
Mon père travaillait à la mine, il y allait tout le temps, parfois même le soir ou le dimanche. Mais, en réalité il se livrait à des activités clandestines. À la maison, il était gai, jouait avec nous, nous faisait rire, s'intéressait à nos questions et était disponible. Je me sentais en sécurité près de lui.

Je raconte plus loin ma vie de petite fille. Je n'ai pas rapporté les évènements strictement familiaux, à l'exception de la mort de ma petite sœur en avril 1944. Plus tard, ma mère m'en parlait, elle se consolait en pensant que cette enfant n'était pas morte seule mais à côté d'elle et dans les bras de Papa.

Mes souvenirs sont naïfs, mais ils montrent l'ambiance particulière de cette période. Je savais que nous recevions des juifs, que c'était défendu, que c'était normal de le faire, que le pasteur Delord faisait comme nous et que lui et mon père se voyaient souvent à ce sujet.
Je savais plus ou moins, que mon père avait des activités quand nous dormions. C'était une « affaire de grandes personnes » et je ne m'en préoccupais guère.
J'ai su plus tard qu'il faisait de la résistance : les réunions du poste de commandement se tenaient le jour à Canitrot, la nuit il sortait pour les sabotages ou les parachutages. Dans mon récit, j'ai ajouté en italique ce que j'ai appris en parlant avec ma mère ou en consultant des papiers.

Mon père est mort brutalement en janvier 1956, j'avais seize ans et demi, il nous parlait parfois de la résistance. Je ne lui ai guère posé de questions et mes frères et sœurs plus jeunes pas davantage.

1-Ma petite enfance 3

2-Le château des Ormes à Lautrec et l'église réformée de Carmaux 17

1- Ma petite enfance

Mon père travaillait à la mine de Faulquemont en Moselle et je suis née à Metz le 22 mai 1939. Quand il a été mobilisé, ma mère s'était réfugiée dans le Gard. Nous vivions la plupart du temps chez mes grands-parents paternels à Nîmes. Parfois nous allions chez l'une ou l'autre des tantes de ma mère.
Quand mon père a été détaché comme instructeur au dépôt du Génie de Versailles en avril 1940, nous l'avons rejoint pendant presque deux mois à Poissy. Devant l'avance allemande, il nous a renvoyées à Nîmes et nous avons passé l'été 1940 en Cévennes avec ma grand-mère maternelle et ses sœurs Anna et Marie à l'Apieyre ou la Pieyre sur la commune de Valleraugue.

En novembre 1940, mon père a trouvé un poste aux mines de Carmaux. Ma mère et moi l'avons rejoint. Ma sœur Brigitte est née le 28 février 1941 à Saint Benoît de Carmaux et mon frère Daniel le 28 août 1942 à Blaye-les-Mines. Je ne me souviens pas de leurs naissances.

A Carmaux nous déménagions souvent. Mes souvenirs sont confus. Je me rappelle d'une grande maison dans un grand jardin à laquelle on accédait par une petite route privative montant en lacets sous des bosquets. Il y a eu une petite maison avec des cabinets bizarres (à la turque) où je ne voulais pas aller seule et que l'on a changés très vite. Une autre possédait un jardin avec beaucoup de cerisiers…
La maison dont je me souviens le mieux se trouvait à côté de la route que longeait la voie ferrée desservant la mine. En sortant du jardin, vers la gauche nous allions à Carmaux et à la piscine, sur la droite nous arrivions au puits de la Tronquié.
Le carreau était très proche puisque, parfois, les trois enfants nous allions seuls attendre Papa quand il remontait du fond. La cage arrivait, les mineurs sortaient, ils étaient de tailles différentes mais tous semblables : avec un casque et couverts de charbon. Papa venait vers nous, je le reconnaissais à son sourire et ses lunettes ! Nous le suivions et l'attendions devant les douches, il ressortait propre, les cheveux plaqués sur la tête puis nous revenions à la maison déjeuner.
Un jour l'homme de poste nous a dit : « Mettez-vous dans ce coin, ne bougez pas, votre papa arrive. » Plusieurs cylindres à fond bombé sont sortis du puits, dans l'un d'eux Papa se tenait debout, les autres contenaient du matériel. L'homme à la manœuvre a fait pivoter l'ensemble loin de la fosse, il a couru aider Papa à sortir de son cylindre puis il est retourné à son poste et a couché l'ensemble sur le sol.

J'ai trouvé trois adresses dans les papiers :
1-Fontgrande, 2 allée centrale, Saint-Benoit-de-Carmaux (Tarn).
2-La Tronquié, villa les roses, Blaye-les-Mines (Tarn).
D'après les archives de la société des mines de Carmaux, c'était une maison d'ingénieur. Nous y sommes restés du 25 mars 1941 au 11 mai 1944.
3-En 1945, Papa écrivait à Maman à La Tronquié, Blaye-les-Mines (Tarn).

Maman m'a expliqué que seules les maisons d'ingénieur avaient des cuvettes dans les toilettes, ailleurs les toilettes étaient à la turque. Nous n'avons donc pas toujours habité des maisons d'ingénieurs, probablement à partir de mai 1944. Pourquoi ?

Les juifs
Beaucoup de monde passait chez nous la famille, les amis et aussi les juifs. Je savais que c'étaient des juifs, comme ceux de la Bible ; ils se cachaient parce que les Allemands ne les aimaient pas : ils les persécutaient et séparaient les enfants de leurs parents.
Dans le passé il y a très, très longtemps on avait fait la même chose à mes ancêtres, simplement parce qu'ils étaient protestants ; les juifs, eux aussi, n'avaient rien fait de mal. Il fallait les aider à partir dans un pays où ils seraient tranquilles, comme par le passé des personnes avaient aidé mes ancêtres.

Ces visiteurs restaient peu de temps à la maison et se succédaient rapidement. Ils ne mangeaient pas toujours avec nous et je ne les connaissais pas tous. Ils me faisaient parfois peur ! Un jour j'ai vu dans les escaliers, un homme, une femme et deux enfants. Ils descendaient les uns derrière les autres sur la pointe des pieds et collés contre le mur. Quand je suis arrivée, ils se sont arrêtés. Ils me regardaient sans rien dire, même pas ce qu'ils faisaient dans ma maison. Effrayée je me suis sauvée pour voir maman qui m'a dit de ne pas m'inquiéter : elle les connaissait, savait qu'ils étaient là, ils n'allaient pas rester longtemps. Je ne les ai jamais revus.

Je me souviens d'une parisienne des beaux quartiers et de sa fille. Elles sont restées un certain temps. Cette dame, toujours bien maquillée, nous racontait les belles choses qu'elle avait à Paris. Sa fille, d'environ 13 ans se taisait. Au cours des repas, la dame nous montrait comment manger sans faire de bruit ; elle me disait que je mangeais « comme il faut » mais j'entendais toujours un petit bruit quand j'avalais ! Un après midi, Maman revenait de Carmaux en poussant son vélo sur la route en lacets du jardin, j'ai couru au-devant d'elle et elle m'a demandé avec un grand sourire si j'avais aimé le goûter. Je lui ai répondu qu'il était bon comme toujours. Elle m'a dit : « Tu n'as pas aimé le beurre ? » « Mais nous avons eu de la confiture ! » Maman a été surprise. Plus tard, j'ai entendu Maman se disputer avec la dame. La dame expliquait qu'il y avait juste assez de beurre pour ses tartines et celles de sa fille. Maman disait qu'il aurait fallu le partager avec nous. Par la suite quand la dame parlait de ce qu'elle avait auparavant, Maman disait : « C'est la guerre ! »

Je me rappelle surtout de Bruno. Il était Belge (ou Hollandais). Il n'allait pas travailler à la mine et restait avec nous. Il lisait beaucoup, s'occupait de moi et je l'aimais bien. Il était grand et maigre et ne ressemblait pas du tout à Papa : il avait des cheveux raides et clairsemés, des lunettes fines et une grosse pomme d'Adam qui bougeait quand il avalait. Il était toujours sérieux.
Parfois il m'autorisait en entrer dans sa chambre. Ses chaussures brillaient, elles étaient tendues par des formes en bois reliées par un flexible métallique, je n'en avais jamais vues et elles me fascinaient !

Je me souviens d'une journée spéciale. Ce jour-là, Bruno m'avait montré un petit oiseau mort qu'il avait trouvé dans sa chambre. L'oiseau était tout fragile avec de jolies petites plumes. J'étais bouleversée et j'ai dit à Bruno qu'il était méchant de l'avoir tué. Il m'assurait qu'il ne l'avait pas fait mais je ne le croyais pas. Je répétais : « Tu es méchant, méchant ! ». Je voyais bien que cela lui faisait de la peine mais je ne pouvais pas m'arrêter, j'étais trop en colère contre lui !

Ce jour là, après le déjeuner Papa est parti à une réunion très importante et nous sommes allés nous promener. Nous avions de jolies robes. Maman a fait des photographies de nous trois, je devais sourire avec le soleil dans les yeux. Elle a voulu nous photographier avec Bruno, j'ai refusé d'aller à côté de lui à cause de l'oiseau. Je me rappelle surtout avoir porté Daniel un long moment, j'étais fière mais il était lourd et j'avais peur de le faire tomber. Brigitte faisait un caprice : elle voulait tenir le bébé, il a fallu attendre très longtemps qu'elle se calme pour faire la photo.

Je ne suis pas restée fâchée avec Bruno, j'avais compris que l'oiseau était entré dans sa chambre et s'était affolé. En voulant s'échapper, il s'était assommé contre une vitre. Quelqu'un me l'avait expliqué, Papa sans doute.
Un jour Bruno n'était plus là, il était parti, j'ai été triste.

Ma mère a écrit dans l'album de famille à côté des photos prises ce jour là : « Blaye-les-Mines, Noël 1942 ». (*Voir page 15).*
Je pense que c'est lui qui est allé se cacher en Cévennes à l'Apieyre. Il a passé l'hiver dans une maison inoccupée et non chauffée malgré le froid. Il était ravitaillé par les tantes de Maman qui habitaient à cent mètres.
Bruno n'a pas été arrêté et envoyait tous les ans un mot à mes parents. Cette correspondance a été détruite.
Mes parents participaient à un réseau pour aider les juifs, organisé par le pasteur Albert Delord. Ma mère a toujours minimisé le risque de cacher des juifs à Carmaux. D'après elle, les gendarmes venaient discrètement lui expliquer : « Mme Cavalier, on nous a signalé à plusieurs reprises qu'il se passait des choses suspectes chez vous, nous viendrons donc faire une perquisition dans x jours. » Ils venaient ensuite de façon ostentatoire et constataient que tout était normal.

Roudi le cocker et le curé de Carmaux
Nous avions un cocker rouge appelé Roudi. Maman disait que c'était lui qui avait appris à marcher à Brigitte puis à Daniel.

Papa voyait souvent le curé de Carmaux, ils faisaient des choses ensemble.
Le curé avait lui aussi un cocker : une chienne, noire paraît-il. Le curé a voulu marier sa chienne avec Roudi, qui était un chien de race bien qu'il n'ait pas les papiers de son pedigree disait Maman. Je ne voulais pas que Roudi parte, Maman m'a assuré qu'il reviendrait. Il est parti puis il est revenu mais depuis ce jour il se sauvait de temps en temps pour retrouver la chienne du curé : il en était amoureux !
Un jour, il a tué les canards du curé et Maman a dit à Papa qu'il fallait le corriger. Ils se sont enfermés dans le garage. J'entendais Papa crier et Roudi pleurer. C'était terrible mais n'a pas duré longtemps. Quand la porte s'est ouverte Roudi a couru se cacher, Papa, la pompe du vélo à la main, était rouge et très en colère ; il criait : « ce chien ne peut pas comprendre, c'est un chien de chasse de poules d'eau, il a cru bien faire en tuant ces canards ! ». Tout cela à cause de ce curé inconnu !

Quand nous sommes partis de Carmaux pour aller à Faulquemont nous n'avons pas pu amener Roudi, il est resté chez le curé avec la chienne. Maman m'a expliqué qu'il aurait été trop malheureux loin de sa femme.

Mon père, comme beaucoup de protestants, ne connaissait pas la hiérarchie catholique, pour lui un prêtre catholique est un curé. Il disait « le curé » alors que ce pouvait être, un curé, un vicaire, un chanoine, etc.
Je comprends maintenant que ce prêtre était un résistant, je ne connais pas son nom.

Les voyages en train
Quand nous allions voir la famille de Papa ou de Maman, nous prenions le train. Je me souviens de deux voyages un peu particuliers.

Lors d'un voyage j'étais assise au milieu du compartiment avec une tante en face de moi. À ma droite il y avait une dame qui avait installé un petit chien, genre Loulou de Poméranie, entre elle et moi. La dame a sorti une tablette de chocolat de son sac et a donné des carreaux au chien qui poussait des petits cris de joie.
J'étais stupéfaite, il ne fallait pas donner de sucre ou de chocolat à Roudi ou aux chats des tantes, c'était mauvais pour eux. Brusquement le monsieur près de la fenêtre s'est levé, fâché. Il a dit à la dame : « On ne se comporte pas ainsi, on ne donne pas de chocolat à un chien pendant ces périodes de restriction, surtout devant une enfant. » L'enfant c'était moi. La dame lui a répondu que cela pouvait me faire du mal et que je n'aimais peut-être pas le chocolat. « Elle aime le chocolat » a dit le monsieur en s'asseyant. La dame m'a alors proposé un morceau, ma tante m'a fait signe que je pouvais accepter, la dame m'a donné un petit morceau, puis elle a soigneusement rangé le chocolat dans son sac.

Pierre et Yvon Cavalier, deux fils d'un cousin germain de Papa étaient venus passer des vacances à Carmaux. Tante Jeanne, la sœur de Papa, devait les raccompagner dans le Gard avec Brigitte et moi. Le matin, les garçons se disputaient à cause de notre petit pot de chambre, ils ne voulaient pas le porter. Maman préparait une petite valise dans la cuisine, elle y mettait des choses qu'elle trouvait au marché noir. C'était un marché où il ne fallait pas aller et je ne devrai pas parler de cette valise devant des inconnus.

Nous sommes partis tous les cinq. A Toulouse il faut changer de train, nous sommes descendus au bout du quai. À côté du passage à niveau pour traverser les voies, au milieu du quai, des inspecteurs faisaient ouvrir les valises et vérifiaient leur contenu. Tante Jeanne était ennuyée ; elle a regardé si nous pouvions passer ailleurs, ce qui était impossible. Elle s'est redressée, se tenait très droite et a dit : « Allons, en avant ». Pierrot et Yvon marchaient devant, ils avaient fière allure avec leurs grosses chaussures, leurs chaussettes hautes, leurs pantalons courts, leurs havresacs et des valises à la main. Notre petit pot en métal émaillé accroché au sac d'Yvon se balançait énergiquement au rythme de ses pas. Tante Jeanne portait Brigitte sur le bras gauche et une valise de la main droite. Je marchais à côté de la valise et devais poser une main dessus : ce n'était pas facile et j'y ai vite renoncé. Nous avions pris du retard sur les autres voyageurs, les gens souriaient en nous voyant arriver près des valises ouvertes.

J'étais effrayée et ne sentais pas le comique de notre petite troupe : une jeune femme très convenable dans son tailleur discret, bien chapeautée avec deux garnements, deux fillettes, de nombreux bagages et un petit pot à la vue de tous !
Un inspecteur s'est précipité pour nous aider à traverser le passage en bois, je crois qu'il m'a portée ; il voulait nous accompagner plus loin mais tante Jeanne l'a poliment remercié en le priant de ne pas se déranger.
Dans le train pour Nîmes nous avons vu des contrôleurs, ils ne s'intéressaient pas à nos bagages. J'ai été soulagée en arrivant.

Marie-Claude, née le 30 mars 1944, décédée le 8 avril 1944 à Blaye-les-Mines.
Elle est née une nuit à la maison et morte quelques jours après. Ce samedi matin c'est Papa qui nous a levées Brigitte et moi. Il nous a conduites dans la chambre des parents. Maman pleurait, Daniel, l'air désorienté, était assis sur le lit à côté d'elle. J'ai voulu savoir pourquoi Maman pleurait et pourquoi le berceau n'était plus là.
Papa m'a prise par la main et nous sommes descendus tous les deux dans le bureau. La lumière y était douce, on avait posé un voile sur la lampe. Ma petite sœur était dans son lit haut, toute vêtue de blanc avec un ruban autour du crane et un joli petit nœud. Elle dormait paisiblement mais elle ne respirait pas. Elle était morte et je ne la verrai plus. Papa avait de la peine, il était très triste.

Jardin d'enfants, Jésus, les Allemands
Je suis allée au jardin d'enfants où j'apprenais des choses que je répétais avec fierté à la maison. Papa me reprenait parfois, il m'expliquait son point de vue et répondait toujours à mes questions. Je n'ai jamais oublié certaines conversations.

J'ai annoncé : **«** Les juifs ont tué le petit Jésus ». Tout de suite, Papa m'a dit que non, ils ne l'avaient pas fait : « Quand Jésus est mort il était plus âgé que moi, tu vois bien que je ne suis plus un bébé. Il ne faut pas parler de la mort du petit Jésus. »
« Oui mais ce sont les juifs qui l'ont tué » ai-je répondu.
« Tout d'abord, Jésus était juif, il vivait au milieu des juifs. Toi, tu es française et tu vis en France, si tu étais condamnée ce serait en France ; Jésus a été condamné dans son pays et il est mort dans son pays qui est le pays des juifs ».
J'ai voulu savoir ce que Jésus avait fait, Papa m'a dit qu'il n'avait rien fait de mal, que c'était une affaire de grandes personnes et que j'étais trop petite pour qu'il me l'explique.

Papa m'avait entendue dire « les boches », il m'a expliqué que c'était mal élevé de parler ainsi, et aussi de dire « les frisés » et autres sobriquets. Je devais dire les Allemands comme Maman et lui. Il souhaitait également que je ne chante pas la chanson : « Trois Allemands dans une brouette, tombèrent sur un tas de fumier… ».

Un jour, il y avait des soldats allemands sur la voie ferrée devant la maison. J'étais dans la cuisine très intriguée. J'ai appelé Papa qui est venu, il les a observés un long moment. « Que faisaient-ils ? » « Les soldats surveillent la voie pour que le train de charbon passe sans problème et que les résistants ne le fassent pas sauter. »
J'empruntais souvent cette route et j'imaginais la locomotive bondissant sur moi.

Papa m'a dit de ne pas m'inquiéter, les résistants ne faisaient jamais rien devant les maisons parce qu'ils savaient que c'était dangereux pour les habitants et leurs enfants. Comment le savait-il ? Un de ses amis connaissait des résistants et le lui avait dit.

Ces soldats casqués, les fusils pointés m'ont paru agressifs et j'ai déclaré : « Les Allemands sont très méchants. » Papa m'a expliqué que non, les Allemands étaient comme tous les hommes, il y en avait des bons et aussi des méchants, ils avaient des femmes et des enfants et ils les aimaient.
« Alors pourquoi leur faisons-nous la guerre ? » Il m'a répondu que nous n'étions pas d'accord avec leurs chefs et aussi qu'ils devaient rester chez eux en Allemagne.

Les amis des parents
Il y avait souvent du monde à la maison : les tantes de Maman et la famille de Papa. Nous voyons souvent le pasteur Delord et sa femme. Madame Delord parlait avec un accent curieux mais je la comprenais bien.

Mes parents étaient membres de l'Eglise réformée de France (ERF) qui regroupe la plupart des églises issues de la réforme calviniste.
Mes grands-parents paternels connaissaient le missionnaire Philadelphe Delord de la chartreuse de Valbonne dans le Gard où mon oncle Maurice est mort en 1928 à l'âge de vingt ans. Le pasteur Delord est le fils de Philadelphe. Au début de l'année 1945, Albert Delord a pris la responsabilité de la chartreuse. Après la guerre, nous sommes allés plusieurs fois, en voiture, voir la famille Delord pendant nos vacances. Après le décès de mon père et notre installation à Nîmes, nous n'avions plus de voiture mais nous voyions le pasteur quand il venait à Nîmes.
Ma mère m'a raconté que Mme Delord était venue à la maison pour accoucher de son premier enfant parce qu'il y avait moins de passage qu'au presbytère et aussi que notre maison était plus confortable. Cette enfant, née à Blaye-les-Mines, s'est appelée Monique je crois ou peut-être Nicole.

Maman avait une amie Mme Thuillier. Elle avait un fils André un peu plus âgé que moi avec lequel je m'amusais beaucoup. Sa petite sœur Chantal faisait des caprices dès qu'on ne faisait pas ce qu'elle voulait.

Mme Thuillier est une fille de M. André Viaud, directeur de la mine de Faulquemont.

Le fils de nos voisins, les Vidal, avait 13 ou14 ans. Il venait cueillir des cerises chez nous en grimpant sur l'échelle. Il en ramassait pour ses parents et pour nous aussi, Papa ne montait pas à l'échelle.

Olivier Tayac
Papa avait un grand ami, M. Tayac, ils travaillaient ensemble à la mine. Nous allions souvent voir les Tayac à Carmaux. M. et Mme Tayac avaient deux grandes filles, elles s'appelaient, je crois, Huguette et Colette, elles n'habitaient plus chez eux.

Il y a eu une grande fête en l'honneur de leur fille aînée. Dans la grande pièce on avait dressé une table immense qui tenait toute la place. Il y avait trop de choses à manger. Nous avons commencé par une tranche de jambon cru avec beaucoup de gras autour, j'ai mangé le jambon mais j'ai laissé le gras sur le bord de mon assiette. Maman voulait que je le mange, Mme Tayac lui a dit de ne pas me forcer. Maman a dit : « Pouvez-vous me passer son assiette, bien que cela ne se fasse pas. » Elle a mangé tout le gras, Maman avait toujours faim et finissait toujours nos assiettes.

Papa et M. Tayac discutaient beaucoup ensemble, Papa voulait toujours savoir ce que pensait M. Tayac, il lui posait des questions et l'écoutait. Un jour, j'ai compris qu'ils n'étaient pas du même avis. Ils ont parlé un grand moment chacun à tour de rôle et M. Tayac a fini par dire en riant que l'on ferait comme voulait Papa puisqu'il était le chef. J'étais stupéfaite et quand j'ai été seule avec lui, j'ai demandé à Papa si c'était vrai qu'il était le chef bien qu'il soit le plus jeune. Il m'a répondu que ce n'était pas une question d'âge, qu'il était le chef, mais il ne m'a pas dit pourquoi il l'était.

Un jour Maman m'a annoncé que j'allais avoir un vélo plus grand que le gris, c'était une occasion. M. Tayac l'avait trouvé, réparé et repeint pour moi. En entrant chez eux j'ai vu tout au fond du couloir un vélo d'enfant bleu lavande. M. Tayac m'a aidé à m'en servir et j'y suis arrivée tout de suite. Avec ce vélo je suivais Maman et la remorque facilement pour aller à la piscine. Nous l'avons amené à Faulquemont.

Mes parents et les Tayac sont restés en contact. La dernière fois que je les ai vus, c'était chez nous en Cévennes l'été 1957, mon père était mort depuis plus d'un an. Ils sont peut-être revenus ensuite mais j'étais partie de la maison.
Olivier Tayac était Carmausin où il connaissait tout le monde, ce qui n'était pas le cas de mon père. Je crois que c'est lui qui a mis en contact mon père et le réseau Veny. Je vais essayer de trouver des informations à son sujet.

La chasse aux lapins ou la bataille

Un soir les parents nous ont expliqué que demain et peut-être les jours suivants une gigantesque chasse aux lapins serait organisée. Il faudrait rester dans la cave. C'est sans doute aussi cette fois là que les parents nous ont montré une petite pièce-abri dans la cave où il fallait entrer en rampant et où il faudrait peut-être dormir ; je ne me souviens pas y avoir dormi.
Nos jouets ont été descendus, mon vélo gris aussi. Nous nous sommes donc installés tous les quatre avec Roudi. La cave était bétonnée, chaque pièce était éclairée par au moins un soupirail ; il y avait une vaste buanderie avec une grande table et plusieurs bacs à laver où Maman s'était installée. Brigitte, Daniel et moi jouions dans le couloir.
Nous entendions des coups de feu au loin. Nous avons eu peur quand il y a eu des tirs très proches, bruyants et en rafale. Nous avons courus auprès de Maman et nous lui avons expliqué que cette chasse était vraiment dangereuse et que des personnes pouvaient être blessées. De plus cette chasse était idiote, il n'y avait pas de lapin chez nous à cause de Roudi !
Maman était de notre avis mais elle continuait à laver son linge. Elle n'est pas sortie pour dire d'aller chasser plus loin.

Cet évènement correspond probablement à l'offensive de juillet 1944.
Ma mère racontait plus tard qu'elle n'avait jamais lavé aussi énergiquement que ce jour-là !

La colonie

Nous dormions, les parents nous ont levés parce que Papa voulait que nous allions coucher chez des amis. Il faisait encore jour. Le lendemain matin, je me suis réveillée à Carmaux chez ces amis que je n'avais jamais vus. Papa avait du travail à la mine, il n'était pas avec nous. Un monsieur est venu nous chercher. Je ne le connaissais pas. Il nous a dit de nous dépêcher de monter dans sa voiture. Il a pris la valise de Maman qui portait Daniel. Ce monsieur était vraiment très pressé, il regardait de tous côtés et ne parlait pas. Nous sommes sortis de Carmaux et au bout d'un moment il a parlé avec Maman. Il nous a conduits à « la colonie » ou « le camp ».
Nous sommes arrivés tous les quatre dans la matinée, il faisait beau et chaud, Maman et Daniel ont été installés dans une maison appelée « le château ». Brigitte et moi étions ensemble avec d'autres enfants.

Nous avons pris notre premier repas vers midi dehors dans une cour ombragée. Il y avait plusieurs grandes tables et beaucoup de monde. Maman était entourée de Brigitte et de Daniel, j'étais installée de l'autre côté de la table à quelques places sur la gauche de Maman. Il y avait un grand soleil, tout le monde était content !
Nous avions des assiettes à soupe devant nous. Des dames sont arrivées, elles portaient des seaux en métal étamé que l'on a placés sur les tables. J'avais vu les mêmes en Cévennes pour donner à manger aux cochons, j'étais sidérée !
J'ai regardé Maman qui m'a souri. Le seau devant moi était neuf, propre et très brillant. Il contenait de la soupe, on m'a demandé de tendre mon assiette, on m'a servie et j'ai mangé la soupe. Dans la même assiette on m'a donné un autre plat, très bon lui aussi. Au moment du dessert la dame m'a servie la première. Elle m'a dit de tourner mon assiette, ce que j'ai fait à deux bras. « Non dans l'autre sens ». J'ai fait tourner l'assiette dans l'autre sens, elle était revenue à son point de départ, je ne comprenais pas ce que je devais faire. Un grand garçon s'est levé et s'est approché, il a retourné mon assiette, la dame a posé un fromage blanc sur le revers. Je regardais Maman avec ahurissement, elle me souriait.
Je ne me rappelle pas des autres repas. Je crois que par la suite Maman et Daniel ne mangeaient pas avec nous.

Un après-midi un monsieur est venu nous chercher Brigitte et moi pour nous conduire voir Maman et « le bébé ». Sur le chemin je lui ai expliqué que Maman n'avait plus de bébé, ma petite sœur était morte. Maman était avec Daniel, qui n'était pas un bébé : il ne tétait plus depuis longtemps, il savait marcher et même courir. Le monsieur ne m'a pas écoutée et disait encore « le bébé » pour parler de Daniel.
Nous sommes arrivés devant une grande maison. « Voila le château ! » a dit le monsieur. Ce n'était pas un vrai château : pas de fossé, pas de créneaux, pas de pont-levis, pas de tours. C'était une maison compliquée avec des fenêtres hautes et une ou deux toutes petites tours au toit pointu. J'étais déçue !
Nous avons traversé un grand hall, sommes montés par un très grand escalier et entrés dans une grande chambre.

Daniel jouait par terre, Maman était assise dans un fauteuil, elle n'avait pas de tricot, pas de livre, regardait par la fenêtre et ne faisait rien. C'était très surprenant !
En nous entendant arriver, elle s'est tournée vers nous. Elle était très jolie. Elle nous a souri et nous a tendu les bras. Nous avons fait un câlin. Elle nous a demandé ce que nous faisions et nous lui avons raconté comme nous nous amusions bien.
J'étais heureuse de voir Maman, mais c'était triste. J'ai été contente de retourner jouer avec les autres enfants.

Un après midi nous sommes allés au bord d'un petit étang, nous avons fait des châteaux, je m'amusais bien. J'ai refusé de me baigner dans l'eau brunâtre qui ne ressemblait pas du tout à l'eau de la piscine ou de l'Hérault. La jeune fille qui nous accompagnait était fâchée contre moi. Sur le chemin du retour au camp elle voulait savoir pourquoi je ne m'étais pas baignée gentiment comme ma petite sœur et les autres enfants. Je ne répondais pas, elle insistait. J'ai fini par dire que l'eau était sale. Elle s'est mise à crier « Non, l'eau est propre, tu n'es qu'une sale petite *insulte inconnue.*» Elle était en colère, moi aussi : je n'ai pas dit que j'avais mis les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, le sol était gluant et je ne voyais plus mes pieds, l'eau était sale. C'était une menteuse !

Ma mère m'a expliqué que nous étions allés nous cacher dans ce camp, elle employait le terme : « camp de personnes déplacées ». Elle m'a dit que les Allemands recherchaient activement Castan. Pendant la première « bataille » de Carmaux, le lien a été fait entre le résistant Castan et Cavalier l'ingénieur des mines. Nous sommes donc partis précipitamment après le 16 juillet jusqu'à la libération de Carmaux sans doute.
Maman a vécu ce séjour dans l'angoisse, elle n'aimait pas en parler. Cependant elle racontait avec amusement ce repas où je faisais tourner mon assiette au lieu de la retourner.

Ma mère ne m'a pas dit où se trouvait ce camp, un paroissien de Carmaux a reconnu la colonie de vacances à Lautrec avec son château et son petit étang.
Xavier, mon mari, et moi sommes allés à Lautrec au château des Ormes, en septembre 2013, j'ai reconnu le château et l'escalier. L'étang devant le château doit être déclaré insalubre de nos jours !
En page 17et suivantes des témoignages et quelques informations sur cette colonie.

Le voyage en Cévennes
Nous sommes allés en voiture en Cévennes chez les tantes de Maman avec Malphettes. Le voyage a été très long car il y avait des ponts coupés et nous devions prendre d'autres chemins. Papa a conduit dans la journée mais pas la nuit. Quand nous sommes arrivés il faisait nuit. Dans le noir, Tante Marie a voulu embrasser Malphettes, il a fait un bond en arrière et Papa a dit en sortant de l'autre côté de la voiture : « Tante Marie, vous n'avez pas honte de sauter au cou d'un bel inconnu ! » Tout le monde a ri et tante Marie répétait «Je suis désolée, excusez-moi je vous prie, je suis désolée… »
Malphettes a dormi comme nous chez les tantes. Le lendemain il est reparti à Carmaux et il me semble que Papa aussi.

La fin de l'occupation
Un jour nos amis ont dit que Papa était un héros parce qu'il avait fait de la résistance : c'était le chef à Carmaux.
Papa était Castan. J'avais déjà entendu ce nom et parfois Maman demandait à Papa : « Que va faire Castan ? »

Papa et Maman n'étaient pas d'accord quand ils parlaient d'un endroit dangereux appelé « épuration ». Maman disait qu'il n'y avait que « des coups à prendre ». Elle ne voulait pas que Papa y aille, lui disait que c'était son devoir d'y aller.

Papa est parti travailler dans une autre mine qu'il connaissait déjà et où on avait besoin de lui. Il nous a prévenus qu'il serait absent longtemps, parce que cette mine était très loin de Carmaux. Il reviendrait souvent nous voir.
Maman était triste, elle était souvent fâchée et me grondait fréquemment, je ne savais pas pourquoi.

En Lorraine il y avait des Américains, Papa apportait beaucoup de choses qu'ils lui donnaient. Il avait des bonbons pour nous. Pour ses amis il avait du chocolat amer, des chewing-gums et des cigarettes américaines. Maman n'aimait que le chocolat.

Mon père est retourné en Lorraine en décembre 1944.
Sur sa fiche de la Concession Houillère de Carmaux (C.H. C.), il est écrit :
11 décembre 44 : « a cessé toute activité à C.H.C. payé jusqu'au 31-3-45 par C.H.C. et facturé aux mines de Faulquemont. »
1er avril 45 : « sorti de l'effectif (reparti à Faulquemont). »

La mine de Faulquemont a été libérée en octobre ou novembre 1944.
À l'arrivée de mon père, la région était encore dans la zone des armées sous l'autorité américaine. Les ingénieurs français de retour étaient nourris par les Américains et logeaient ensemble dans deux maisons d'ingénieurs.

Ma mère avait toujours soutenu mon père dans l'action et ne lui a jamais reproché de nous avoir fait courir des risques.
Le danger passé, elle a sans doute fait une dépression. Elle subissait le contrecoup de l'année 1944 : la perte d'un bébé, l'angoisse que mon père soit dénoncé ou reconnu, la fuite à Lautrec, les combats, l'épuration, le départ de mon père en Lorraine…

Le goûter à la mairie
Un après-midi nous sommes allés tous les quatre à la mairie, chaque enfant allait recevoir une banane fraîche. Il y avait foule. Il fallait monter quelques marches, être servi puis redescendre de l'autre côté. Notre tour est venu, Maman tenait Daniel par la main. Nous avons eu chacun une grosse banane jaune, Maman nous a expliqué que, pour la manger, il fallait enlever la peau épaisse, en dessous la banane était blanche. Je l'ai mangée, elle n'avait aucun goût.
Les bananes habituelles marron-foncé en paquets étaient bien meilleures ! Je l'ai dit, Maman s'est fâchée et m'a grondée.

A la boucherie, le demi cochon
Un jour après l'école, Maman est allée avec moi acheter de la viande. Quand les clients sont sortis et que nous étions seuls, le boucher a demandé des nouvelles de Papa. Maman m'a dit que ce monsieur était un très grand ami de Papa. J'étais surprise car je ne le connaissais pas : je ne l'avais jamais vu à la maison, il ne travaillait pas à la mine et ne venait pas au culte avec nous !

Un matin, plusieurs personnes sont venues à la maison et sont descendues à la cave. Un monsieur est venu parler à Maman, elle a bien voulu que j'aille avec lui mais pas Brigitte. Nous sommes descendus tous les deux à la buanderie. Sur la grande table était posé un cochon coupé au milieu sur toute sa longueur, on voyait son intérieur. Ce cochon était très propre, avec beaucoup de couleurs dans les tons de rouge et de rose, c'était très beau. Autour de la table les messieurs et les dames étaient de bonne humeur, ils avaient de grands tabliers et des coiffes blanches. Le monsieur m'a dit qu'ils allaient faire du jambon, des saucissons, du lard et d'autres bonnes choses à manger. Cette ambiance joyeuse me plaisait mais le monsieur n'a pas voulu que je reste et m'a accompagnée à la cuisine.

Dans une lettre datée du 9 février 1945 ma mère écrit à mon père : « Antoine Pech est venu pour quelques temps. Il s'est débrouillé pour trouver 1/4 ou 1/2 cochon pour chaque famille des jeunes qui sont avec lui. Il n'y a pas à dire c'est un intendant épatant. » Elle est manifestement enchantée de ce demi cochon !
Ma mère connaissait donc Antoine, son nom, son métier et savait qu'il avait poursuivi le combat avec une colonne mobile. C'est assez logique puisque l'on trouve souvent dans les récits : « … avec Castan on trouvait Antoine… »

Le 8 mai 1945
Nous étions dans le jardin. Vers le milieu de l'après-midi, les cloches se sont mises à sonner très longtemps, c'était joyeux. Maman nous a dit que la guerre était finie et que tout le monde se réjouissait. Plus tard elle a ajouté que les personnes qui avaient perdu quelqu'un à la guerre étaient tristes. Dans le jardin les roses commençaient à s'ouvrir, Maman a cueilli les plus belles et nous les avons apportées à nos voisins, les Vidal, leur fils ainé était mort à la guerre. Madame Vidal a trouvé notre bouquet très joli. J'ai vu qu'elle avait les yeux rouges. Nous ne sommes pas restés longtemps.

Le 7 juin 1945
Tante Marie était venue chez nous. Une voisine (Mme Troussier ?) m'a conduite à la maternité de Carmaux, sans Brigitte. Maman était couchée sur un lit étroit. A côté dans un lit bas à montants, il y avait mon frère Vincent, tout petit et bien collé dans un coin du lit. Il avait l'air fragile. Je l'ai trouvé mignon.

Faulquemont
Un matin des déménageurs sont venus, ils ont emporté toutes nos affaires, nous sommes allés habiter chez des voisins pendant quelques jours.

Après un long voyage en train, nous sommes arrivés à Faulquemont. La maison était très grande dans un très grand jardin avec un bois. Nous avons retrouvé nos jouets.
Les volets de la maison n'étaient pas beaux, ils étaient marron-foncé mais il y avait une belle vigne-vierge toute rouge. Autour il y avait des maisons presque identiques avec des volets de toutes les couleurs : vert, rouge, bleu, orange. Elles étaient habitées par des amis de nos parents, ils avaient des enfants avec qui jouer, c'était bien. Il n'y avait pas de piscine comme à Carmaux.

Je connais la date de notre départ de Carmaux par une note de la Concession Houillère de Carmaux, datée du 30 septembre 1946, adressée aux mines de Faulquemont, faisant état « des avantages en nature dont a bénéficié Mme Cavalier du 11/12/44 au 30/08/45 ».
Quelques jours auparavant, mon père avait donné l'ordre de virer aux mines de Carmaux la somme de 30 345 francs. Cet ordre est reproduit en page 16.

La peur, le courage
Nous habitions Faulquemont, j'avais huit ans environ, j'étais seule avec Papa et me moquais d'un petit voisin qui avait peur, c'était un « trouillard » pas courageux !

Papa m'a écoutée un moment puis m'a dit : « La peur est un sentiment naturel qui t'empêche de faire des choses dangereuses, il y a des gens qui n'ont pas conscience du danger et qui n'ont jamais peur, ils ne sont pas vraiment courageux et en général ils sont plutôt bêtes. Être courageux, c'est faire ce que l'on doit, même si l'on a peur. Tu sais, pendant la résistance à Carmaux j'ai connu des hommes très courageux, ils savaient que ce qu'ils faisaient était dangereux mais il fallait le faire et ils le faisaient, cependant ils avaient parfois très peur. » J'étais surprise !
« Il est arrivé la nuit, que je sois obligé de pousser certains d'entre eux pour qu'ils montent dans le camion, tellement ils avaient peur ! »
« Et tu partais avec eux ? »
« Non, ce n'était pas mon rôle. » Cela m'a désappointée !
« Je les encourageais, ils partaient et ils faisaient bien ce qu'ils devaient faire.
C'est cela le courage : dominer sa peur. Tu sais, à Carmaux, dans la résistance, j'ai connu des hommes vraiment très, très courageux ! »

Il est resté silencieux longtemps, il songeait avec nostalgie à ces hommes qu'il ne voyait plus, qu'il admirait et auprès desquels il avait lutté à Carmaux.

Nîmes, le 30 mars 2015
Françoise Cavalier Godineau

Blaye-les-Mines, Noël 1942
Jeanne Cavalier et ses enfants,
Bruno Xxx avec Brigitte et Daniel,
Les enfants Cavalier : Brigitte et Françoise tenant Daniel

Clichés Jeanne Cavalier et Bruno Xxx

Note manuscrite du 7 septembre 1946 de Paul Cavalier

7/9/46.

Prière de virer depuis mon compte des charbonnages aux Mines de Carmaux la somme de 30.435 frs, 10 pour liquider avec cette société mes situation financière

Merci

P. Cavalier

2- Le château des Ormes à Lautrec
L'église réformée de Carmaux

Je me suis intéressée à Lautrec puisque nous nous y sommes réfugiés l'été 1944. L'office du tourisme m'a confirmé que le château des Ormes avait servi de refuge pendant l'occupation. Plusieurs fermes se trouvaient autour du château, l'une d'elle abritait un camp d'éclaireurs israélites.

Le château fut construit en 1870 par le Vicomte Eugène de Foucaud d'Aure. C'est un château qui copie l'architecture des XVIème et XVIIème siècles.
Aujourd'hui il est devenu un foyer pour personnes handicapées.

2-1 Le chantier rural des Ormes

L'office du tourisme de Lautrec m'a fourni de la documentation sur le chantier rural.
Il a été mis en place par Robert Gamzon. Il est le fondateur du mouvement des éclaireurs israélites de France (EIF) rattaché aux éclaireurs unionistes, il en a été l'animateur pendant trente ans. (Les éclaireurs unionistes appartiennent à un mouvement protestant de scoutisme ouvert à tous, fondé en 1911. Il accueille des protestants, des israélites, des agnostiques et parfois des catholiques.)

En 1940, Robert Gamzon a créé un chantier rural dans la métairie de Lagrasse. Cette métairie se trouve à 2 ou 3 km du château des Ormes. Le chantier a ouvert légalement dès le contrat de métayage établi le 11 novembre 1940. Les jeunes juifs réfugiés, une dizaine au début, venaient d'Alsace et de la Région parisienne. Les organisateurs étaient religieux et, à table, on mangeait cachère.

Voici ce que je relève sur le document « Le chantier rural des Ormes1940-1944 » :

« Dès le 10 août, le mouvement des Eclaireurs Israélite de France (E.I.F) présente un plan de retour à la terre de la jeunesse-problème qui se pose avec acuité par suite de « l'élimination des juifs d'Alsace et de l'Est ». Projet d'une ferme-école à l'esprit pluraliste.
…Aux alentours du 15 août, Robert Gamzon réunit les chefs des E.I.F. au Centre d'enfants juifs à Moissac. Ils définissent 3 lignes d'action pour leur mouvement :

1) Continuation des maisons d'enfants.
2) Création de groupes scouts dans les villes de la zone libre.
3) Enfin, création de Centres Ruraux dont le but sera de former les jeunes juifs à l'agriculture et aux travaux manuels (menuiserie, plomberie, électricité). »

Les E.I.F. « se considèrent comme toujours mobilisés au service de la jeunesse juive.
…Le 12 septembre : Présentation du projet au Ministère de l'Agriculture par Robert Gamzon commissaire national des E.I.F. et Président du Centre du Saumurois replié sur Moissac.
On recherche dans plusieurs départements une propriété pouvant se prêter à la réalisation de ce projet.
…Marc Hagueneau …finit par découvrir l'endroit rêvé à Lautrec dans le Tarn.
…
Le 26 octobre 1940 : Lettre de Marc Hagueneau, responsable national des E.I.F. au Préfet du Tarn.
« Notre recrutement sera citadin : il comprendra des scouts, garçons et filles, sous la direction des chefs et cheftaines, donc d'une discipline scoute. Plusieurs d'entre eux- les Alsaciens entre autres - doivent songer à leur adaptation aux nécessités de l'heure. Nous pensons aussi accepter comme stagiaires un petit nombre de jeunes étrangers ayant fait partie d'associations scoutes, pour leur donner un métier qui facilitera leur émigration dans des pays qui n'acceptent que des agriculteurs. »
…Mardi 17 décembre 1940 : « C'est bien 25000 F que sont loués communs et terres des Ormes à la Société Israélite d'Agriculture. »
Nous possédons un texte, non daté, mais rédigé à Moissac, concernant le domaine des ormes, la ferme de Lagrasse et la métairie de Lacan. »

Plus loin dans la partie II LAGRASSE on voit :

« - Le 8 novembre 1940 : le bruit court…une colonie de « 100 scouts » environ s'installeraient (sic) au château des Ormes.
- Le 11 novembre 1940 : <u>ouverture du chantier rural des Ormes</u>.
Pour la Saint Martin, date du contrat de métayage, le Chantier Rural s'ouvre légalement, en accord avec le Directeur Départemental des Services Agricoles et avec le Délégué Départemental à la Jeunesse. »

Au sujet de la vie culturelle je relève :

« Baignée par la culture juive du lever au coucher du soleil « la vie quotidienne était rythmée selon un programma bien établi et se déroulait au fils des traditions juives. » (Chouette p.30, Adrien)
« La berakha (bénédiction) sur le pain, une séance de méditation pour ceux qui ne priaient pas, rite institué par Gilbert Bloch à Lautrec. » (Nathan)
« Le culte sabbatique ménageait le temps de la lecture biblique accompagnée de son commentaire. » (Chouette p.43).

2-2 Témoignages de paroissiens de Carmaux

La paroisse de Carmaux était confiée au pasteur Albert Delord, Paul Haering évangéliste le secondait. Au sein d'une paroisse, le rôle de l'évangéliste est variable. Il peut être chargé du catéchisme, des études bibliques, de l'évangélisation, etc. Paul Haering s'occupait de la jeunesse.

Juifs et protestants : Pidhorz, Sigal, Delord, Ribas, Maurel, Haering

En juin 2013 j'ai été contactée par Alexandre Sigal qui fait des recherches sur la communauté protestante de Carmaux où sa mère a été abritée pendant l'occupation.

Les grands-parents maternels d'Alexandre, Hilarjusz et Chaja Pidhorz, de confession juive, se sont réfugiés à Carmaux, après l'armistice de 1940.
Afin de protéger leur fille Régine, née en février 1940, ils l'ont confiée par l'intermédiaire du pasteur Albert Delord à Isidore et Alice Ribas, couple sans enfant. Les Pidhorz habitaient ailleurs avec Louis leur fils aîné car en cas de danger il aurait pu fuir avec eux. La petite Régine aurait été à l'abri dans sa famille d'accueil.

Dans la maison jumelle de celle des Ribas habitaient les Maurel, Alice Ribas est la sœur de monsieur Maurel. Les Ribas et les Maurel étaient protestants : Régine Pidhorz Sigal se souvient être allée au temple le dimanche.

Après la guerre les Pidhorz sont restés en contact avec les Ribas, leur famille et leurs amis. Alexandre Sigal, le fils de Régine, les connaît bien. Il entreprit des recherches sur les différents membres de cette paroisse qui figurent sur une photographie de groupe de l'album de Paul et Suzanne Haering visible sur le site internet qui leur est consacré. La photographie date de 1941 ou 1942. Le pasteur Delord figure au centre et à sa la droite on voit mon père.
Alexandre Sigal effectua ces recherches avec persévérance, il retrouva des descendants du pasteur Delord et finit également par me retrouver.
C'est ainsi que j'ai repris contact avec les Carmausins.

Témoignage de Pierre Santoul

Je l'ai rencontré à Carmaux et nous nous sommes parlé au téléphone. Il bien voulu répondre à mes questions et, comme il a été éclaireur unioniste, il m'a expliqué le fonctionnement de cette colonie (ou camp) du château des Ormes :

1-Dans les dépendances du château, le pasteur Delord et Paul Haering avaient organisé, en 1943, un camp d'éclaireurs unionistes protestants. Il se tenait l'été pendant les vacances. Le camp accueillait de jeunes protestants mais aussi les enfants de personnes recherchées : réfugiés, résistants, juifs et autres.

2-Au château logeaient le responsable et sa famille, le pasteur Albert Delord en 1943, l'évangéliste Paul Haering en 1944. D'autres personnes importantes résidaient aussi au château.

3-Plusieurs fermes ou métairies dépendaient du château, l'une d'elle était occupée à l'année par des fermiers qui cachaient des enfants ou des jeunes juifs dont les parents avaient été déportés. Ces personnes ne venaient pas au camp protestant.

Pierre a lui-même participé aux travaux d'aménagement des bâtiments de la colonie et a fabriqué des châlits.
La municipalité de Lautrec, contactée par le pasteur, avait fourni matelas et couvertures. Officiellement le camp était réservé aux jeunes protestants de Carmaux et de Castres, mais à Lautrec personne n'était dupe !

Le camp des éclaireurs unionistes se trouvait dans les dépendances, à environ 500 mètres du château.
Dans les anciennes écuries qui formaient un « L », se trouvaient les cuisines et le réfectoire. Éclaireurs et éclaireuses couchaient à l'étage dans des dortoirs sur des châlits : les garçons dormaient au-dessus des cuisines et les filles dans l'aile au-dessus du réfectoire. Les jeunes enfants : « louveteaux » et « petites ailes », logeaient dans un bâtiment indépendant tout proche qui avait été la bergerie.
Ces bâtiments délimitaient une cour en U dans laquelle on pouvait manger par beau temps.

Un puits se situait un peu plus loin. Son eau était utilisée pour la toilette.
Une fois par semaine environ quand il faisait beau, les responsables organisaient une ronde spéciale pour « les petits » autour de ce puits : ils se déshabillaient, ils étaient arrosés sous la pompe, puis un adulte les savonnait. Les enfants tournaient plusieurs fois en chantant et en se frictionnant, ils repassaient sous la pompe où ils étaient rincés puis séchés. On les aidait ensuite à se rhabiller.

Début 1945, le pasteur Delord est parti à la chartreuse de Valbonne dans le Gard, puis Paul Haering est retourné à Vandœuvre-lès-Nancy en Meurthe et Moselle.
L'été 1945, Pierre est allé à Vandœuvre en train, avec ses deux jeunes frères. Il venait s'occuper du camp que Paul Haering organisait dans sa propriété.

Pierre Santoul a été maitre d'école un an dans la montagne d'Alban après être sorti de l'école normale. Il a fait ensuite son service militaire pendant trente six mois en Tunisie puis en Algérie. Il était officier artilleur mais a servi dans le génie où des officiers manquaient.
Il est resté huit ans à Puylaurens dans le Tarn comme instituteur.
Il est revenu à Carmaux en 1965 où il a été maitre d'école jusqu'en 1987.

Il habite à Carmaux aujourd'hui.

Souvenirs de Madeleine Alric George

Nous ne nous sommes pas rencontrées, en revanche nous avons parlé à maintes reprises au téléphone.

Madeleine vit à Besançon où son mari travaillait. Elle a épousé Paul George en 1949. Après ses études à l'institut de chronométrie de l'université de Besançon, il a travaillé dix sept ans chez LIP comme directeur de recherche. Puis il a été directeur au centre technique de l'industrie horlogère (CE.TE.HOR) jusqu'à sa retraite.

Les parents de Madeleine, François et Armandine Alric, étaient tous les deux originaires de Labastide-Gabausse. Ils vivaient à Carmaux avec leurs deux filles : Suzanne l'ainée de quatre ans et Madeleine née en 1928.
La famille était de religion catholique, cependant Suzanne allait au temple protestant et Madeleine l'a suivie.

C'est elle qui a reconnu ma famille sur la photographie des paroissiens : au dernier rang, le deuxième à partir de la gauche est mon père suivi du pasteur Delord, devant le pasteur se trouve ma mère. Je figure moi-même au premier rang, à coté de Madeleine qui me tient la main. On ne me voit guère car j'ai bougé au moment du cliché. (Pour moi cette photo a été prise l'été 1941, ma sœur Brigitte née en février 1941 aurait été présente l'été 1942.)

Madeleine se souvient particulièrement de ma mère dont elle m'a dit qu'elle était très jolie, aimable et surtout fort avenante. Elle se rappelle être venue goûter à la maison et m'avoir gardée. Elle savait que mon père faisait de la résistance, elle n'a connu son nom de guerre et son rôle qu'après la libération de Carmaux.

Elle m'a raconté qu'au moment de l'exode en 1940, il avait été installé un centre d'accueil dans d'anciennes verreries de Carmaux. Elle se rappelle être allée, avec ses amies, attendre des réfugiés à la gare le jeudi : il y avait des Lorrains, des Alsaciens, des Sarrois, des Polonais et des personnes venant de l'est. À leur arrivée ces hommes, ces femmes et ces enfants étaient épuisés et inquiets, ils ne savaient pas où aller. Madeleine était heureuse de les accompagner au centre d'accueil et de les aider. Elle trouvait la plupart de ces personnes intéressantes et attachantes.

Avec deux ou trois amies, elles allaient à coté des parcs à bois de la mine afin de récupérer des écorces de pins et des chutes de bois des arbres équarris pour servir de poteau de mine. Ces déchets étaient rassemblés dans des sacs de jute et portés à la verrerie pour servir au chauffage.
Elles demandaient aux habitants des vivres et des couvertures pour le centre d'accueil, et étaient plutôt bien reçues.

Suzanne, la grande sœur de Madeleine, a épousé Paul Haering le 29 octobre 1942.
Ils s'étaient connus au temple. Originaire de Meurthe et Moselle, il était venu seconder le pasteur Delord à Carmaux comme évangéliste. Il a longtemps été chef éclaireur, aussi, en parlant de lui, Madeleine utilise souvent son nom de totem : « Père Loup ».

Madeleine était cheftaine dans les divers camps l'été. Elle se souvient que les premiers jours des séjours il fallait s'occuper d'éliminer les poux. Une vraie corvée !
En 1944, tandis que Paul et Suzanne habitaient au château des Ormes avec leur bébé Daniel, Madeleine s'occupait des enfants du camp des éclaireurs unionistes.
Ils étaient nombreux et on ne se préoccupait pas de savoir pour quelle raison chaque enfant était là. Les enfants jouaient, mangeaient et dormaient ensemble. L'ambiance du camp était joyeuse.

Elle ne connaît pas le chantier rural israélite de Lagrasse.

François Alric, le père de Madeleine, est mort le 11 juin 1943 à l'âge de cinquante deux ans. Quelques mois plus tard sa femme a hébergé une enfant juive : Marylou Rosensweig. Madeleine n'oubliera jamais ce jour d'hiver où Paul Haering est arrivé chez elles pour leur confier la petite fille qui l'accompagnait. La fillette était vêtue d'un manteau jaune et serrait contre elle une bouteille pleine de lait.

Les parents de Marylou n'habitaient pas loin et venaient la voir souvent, elle était leur fille unique. Ils ont cependant préféré se séparer momentanément d'elle pour sa sécurité. Les parents de Marylou avaient deux cachettes à Carmaux et ils se cherchaient souvent l'un et l'autre. Cela amusait beaucoup la jeune Madeleine !

Marylou est née le 2 mai 1937, elle était donc scolarisée quand elle vivait chez Armandine Alric. Elle était connue à l'école sous le nom de « Marylou Bernard ».
En 1944 elle est allée passer l'été au camp de Lautrec.

Armandine Alric trouvait normal d'héberger cette enfant. Elle avait sans doute conscience du danger puisqu'elle recommandait aux deux « gamines » d'être prudentes, cependant elle ne les a pas inquiétées exagérément.
Dans le quartier où elles habitaient, un peu en dehors de la ville, tout le monde avait compris que cette enfant était juive, cela n'a posé aucun problème.
Marylou faisait partie de la famille, il était naturel de s'en occuper et de la protéger. Pour ces raisons Madeleine n'a pas souhaité que sa mère soit reconnue comme « Juste ». Elle pense que sa mère serait de son avis.

Madeleine se souvient aussi de deux sœurs célibataires, employées de mairie qui faisaient des faux papiers. Elle a oublié leur nom. Elles sont allées vivre à Paris après la guerre et les parents de Marylou les ont aidées. L'une d'elle a même travaillé avec eux à confectionner des pulls en tricot qu'ils vendaient sous la marque « Bernard ».

Quand Paul et Suzanne Haering sont allés vivre à Vandœuvre-lès-Nancy en mai 1945, Armandine et Madeleine ont suivi le jeune ménage en Lorraine.
Ils vivaient tous au manoir de sainte Camille, la propriété de la mère de Paul.
Père Loup a organisé plusieurs camp d'éclaireurs qu'il recevait dans cette immense propriété.
Plus tard vers les années 1952 ou 1953 Paul Haering est devenu pasteur, il a vendu la propriété et a vécu en Moselle avec sa famille.

Marylou est retournée vivre avec ses parents, elle les a suivis à Paris.

Marylou et Madeleine sont restées liées, elles se voient régulièrement.
A ses amis, Marylou présente Madeleine comme « sa sœur de guerre ».
Madeleine considère Marylou comme sa petite sœur. La fille de Madeleine a longtemps cru que Marylou était sa tante « biologique ».
Madeleine a assisté au mariage de Marylou avec Max Sach. Elle a participé aux fêtes religieuses de la famille et en particulier aux bat mitzvah de ses deux filles et à leurs mariages, elle connait leurs enfants et était présente à la circoncision du petit fils de Marylou.

Autres témoignages

Je rapporte ici dans le désordre, les souvenirs d'autres paroissiens.

Certains d'entre eux savaient que mon père était résistant mais ils ne connaissaient pas son nom de guerre. La plupart ont appris, après la libération de Carmaux que mon père était Castan.
Ils se rappellent qu'il y a eu des conflits pour prendre le pouvoir et que l'on disait à l'époque que Castan refusait toute dérive politique.

Les protestants n'ont pas oublié le pasteur Albert Delord, homme charitable et bienfaisant. En plus de ses qualités de cœur il était un excellent organisateur. Il a mis en place un réseau très efficace pour aider les juifs. Il est parvenu à en protéger beaucoup avec l'aide de ses paroissiens.

A l'occasion de Noël 1944, le pasteur Delord avait accompagné une petite chorale de jeunes du temple pour chanter des cantiques aux prisonniers de guerre allemands. Sur les montants de leurs lits, des photos de famille étaient épinglées. Les jeunes chanteurs ont réalisé qu'eux aussi avaient une famille… beaucoup d'entre eux n'ont pas oublié cette expérience.
Cette initiative n'a pas été comprise par tous les Carmausins. Certains, qui savaient que le pasteur avait aidé des juifs, l'appelaient « l'avocat des deux causes ».

Le docteur Joseph Jaffé était le médecin de la « colonie » de Lautrec. Le pasteur Delord lui a demandé de se charger également de l'intendance de la colonie. Beaucoup de membres de l'église réformée l'ont connu.
Après la guerre le docteur Jaffé est retourné à Paris. Il n'a pas oublié les protestants de Carmaux. Ceux qui venaient le voir à son cabinet étaient accueillis chaleureusement et secourus s'ils avaient besoin d'aide.

Les paroissiens se souviennent aussi avec tendresse et amusement d'Edwige Delord, elle était suissesse et à son arrivée à Carmaux, elle n'avait pas bien conscience des difficultés de la vie courante. Ainsi, pour l'anniversaire de son mari, elle a souhaité lui faire un « bon gâteau ». Elle ne se rendait pas compte que trouver des œufs, du chocolat, du beurre, etc. n'était pas chose aisée à cette époque ! Les paroissiens se sont mobilisés pour lui procurer ces ingrédients !

2-3 Le site « Le sauvetage des juifs 1941-1944 (Paul et Suzanne Haering) »

(http/sauvetage-des-juifs.tripod.com/)

Le responsable du site est Jean-Pascal Noël, un petit-fils de Paul et Suzanne Haering. Le site donne des informations sur la situation des juifs à Carmaux et présente plusieurs témoignages et photographies d'époque.

J'ai extrait des informations de ce site que je présente ici.

Voici une photographie des paroissiens figurant dans le chapitre « Un beau matin de mai 1941 » rédigé par Paul Haering.

Carmaux 1941 ou 1942

La communauté protestante

Ce cliché figure dans l'album personnel de Paul et Suzanne Haering

Paul Haering se présente ainsi : « En 1941 je résidais à Carmaux comme évangéliste pour seconder le pasteur Albert Delord. Je m'occupais particulièrement de la jeunesse protestante. »

Il écrit au sujet des centres de vacances : « Nous avons vite pensé qu'il fallait organiser des vacances pour les enfants dont nous nous occupions. Ils avaient besoin de changer d'air et de milieu, d'autant plus qu'en 1942 une garnison allemande était venue s'installer à Carmaux !
Il fallait aussi mettre à l'abri ceux qui risquaient d'être arrêtés par les occupants. Nous avons reçu des juifs, des sarrois, ainsi que des enfants de résistants de la région…
…Le premier grand centre de vacances fut celui de Sauveterre d'Aveyron…
…Plus tard nous avons trouvé à nous installer pour les vacances dans les dépendances du château de Lautrec, près de Castres dans le Tarn. Ce lieu était en réalité un centre clandestin de retour à la terre pour les juifs sionistes. À la suite de quoi ils partaient pour la terre d'Israël en passant par l'Espagne, grâce à une filière bien organisée. »

Le pasteur Albert Delord explique comment il a décidé de cacher des réfugiés et des juifs, et d'organiser des camps de vacances pour enfants.

« Lorsque je fus démobilisé en 1940, je fus appelé à occuper le poste de pasteur vacant à Carmaux. La paroisse protestante n'était pas grande, mais il y avait énormément de réfugiés de l'est et beaucoup d'enfants de différentes nationalités dont personnes ne s'occupait.
…(Je) découvris d'un seul coup la situation des Juifs en Europe. J'allais aussitôt chez le seul juif français que je connaissais et lui dis de dire à ses coreligionnaires que je me mettais à leur service.
Pendant 48 heures, des dizaines de famille défilèrent chez moi.
J'étais bouleversé de découvrir cette détresse et me trouvait totalement démuni pour leur porter secours…
…Je convoquais donc quelques paroissiens sur lesquels je savais pouvoir compter… Leurs adhésions fut dès le premier jour totale.
Chacun selon ses capacités et sa situation se chargea d'un secteur de notre activité : guerre, renseignements, faux papiers, secours social.
Nous avons eu la chance incroyable de tenir trois ans sans une seule arrestation !...
…C'est ainsi qu'organisant une colonie de vacances de deux cents enfants à Lautrec (dans un ancien lieu de refuge et de préparation de jeunes juifs), je fis la connaissance du Dr Joseph Jaffé qui se cachait avec sa femme dans un village des environs.
Il a accepté au péril de sa vie d'être notre intendant et notre médecin. Grâce à lui les enfants mangèrent à satiété et aucun ne fut malade.
Le ravitaillement n'était pas facile pour qui n'avait ni argent, ni or ! Mais Dieu a pourvu à tout.

C’est dans cette colonie que nous apprîmes la libération de notre ville et que nous pûmes donner libre cours à notre joie ! »

Pidhorz, Ribas

Régine Pidhorz Sigal a rédigé deux témoignages en faveur du couple Ribas.

Dans son témoignage du 15 février 2005, elle écrit : « Pour Aline Maurel et l’entourage, j’étais une petite fille venue à Carmaux par l’intermédiaire des Pasteurs pour être mieux nourrie et à l’abri.
…Je garde un excellent souvenir de mon passage et de l’accueil de M. et Mme Ribas.
…Je me souviens être allée au Temple protestant dans mon jeune âge. »

Dans son témoignage du 11 avril 2009, elle dit : « Les protestants étaient très actifs et ont organisés des caches pour les familles juives pourchassés par la barbarie allemande.
…Isidore Ribas était maçon, sa femme, Alice Ribas, n’avait pas de profession. Ces gens simples n’ont pas hésité à prendre des risques pour nous sauver deux autres fillettes et moi. Je ne crois pas que ces petites filles étaient chez les Ribas en même temps que moi. »

Louis Pidhorz note dans son témoignage du 15 février 2005 : « La maison et la famille des Ribas étaient accueillantes. Régine était considérée comme leur petite fille, elle était heureuse, propre, très bien habillée et bien nourrie.
… Je me souviens que nous allions avec maman voir ma sœur, très rarement, toujours brièvement, et qu’on m’avait appris depuis notre arrivée dans cette ville à ne jamais dire qu’il s’agissait de ma sœur. »

Il raconte aussi qu’il était parfois obligé de se cacher et manquait souvent l’école ; l’été il partait parfois dans des camps de vacances protestants.

Rafle à Carmaux-août 1942

Les informations fournies par Olivier Héral de Castres indiquent que la rafle d’août 1942 a été un échec à Carmaux : « D’après un rapport de la police de Vichy, consultable aux Archives départementales du Tarn, la grande rafle du 26 août 1942, contrairement à d’autres ville du département du Tarn a connu un échec assez marqué à Carmaux.

L’annonce de cette rafle par « radio Londres » a semble-t-il été entendue et mise en application par les Juifs résidant dans cette ville (c’est la raison avancée par ce rapport). »

2-4 Le passé officiel, connu, secret, oublié, probable…

Au château des Ormes de **Lautrec**, il y a eu pendant l'occupation, deux camps d'éclaireurs unionistes, l'un israélite, l'autre protestant.

Aujourd'hui à Lautrec, on dispose d'informations sur le chantier rural israélite de la métairie de Lagrasse. En effet ce chantier avait ouvert de manière très officielle le 11 novembre 1940, sous le régime de Vichy et les Lautrécois le connaissaient.
En revanche, le camp des éclaireurs protestants, réservé aux jeunes de Carmaux et de Castre, s'est ouvert discrètement en 1943. Le pasteur Delord n'avait certainement pas parlé des personnes réfugiées et des enfants qui étaient cachés parce que leurs parents étaient recherchés : juifs, résistants et autres. A l'époque, la municipalité de Lautrec se doutait que ce camp n'abritait pas que des protestants mais cela ne se savait guère dans la population. Ce camp est maintenant oublié à Lautrec.

Les paroissiens carmausins, quant à eux se souviennent de la colonie organisée à Lautrec par le pasteur Delord et Paul Haering mais ils ne semblent guère au courant des activités du chantier rural de juifs religieux. Cependant Pierre Santoul savait que des enfants juifs étaient cachés dans une ferme pas très loin. Paul Haering dit que ce lieu avait été un centre de retour à la terre de juifs religieux. Le pasteur Delord parle d'un ancien lieu de refuge et de préparation de jeunes juifs.

A **Carmaux**, beaucoup de protestants trouvaient normal de cacher des juifs. Ma mère et la jeune Madeleine Alric disaient même qu'il n'y avait guère de danger à le faire. Il est vrai que les gendarmes de Carmaux ne mettaient aucun zèle à les rechercher. Le pasteur Delord et Paul Haering l'évoquent dans leurs récits.

Le réseau était organisé de façon rationnelle. Les jeunes enfants étaient placés chez des personnes d'un certain âge qui les gardaient longtemps et pouvaient s'en occuper matériellement. En revanche, mes parents, qui avaient trois jeunes enfants, accueillaient peu de temps des adultes avant qu'ils ne partent ailleurs.
Quand le débarquement a été proche et que mon père a été chargé par les FFI du commandement de la zone de Carmaux, mes parents n'ont plus reçu de juifs. C'était trop dangereux pour le réseau, les juifs et ma famille. Ma mère écrit dans une lettre du 24 juin 1992 parlant de mon père : « à partir de mai 1944 il ne s'occupe plus que des maquis. »

Je me souviens que nous voyions passer beaucoup de monde à la maison, ce qui devait attirer l'attention. Ma mère m'a parlé de dénonciations, cela montre que tout le monde ne désirait pas protéger des personnes recherchées. Ces dénonciations entrainaient des perquisitions infructueuses puisque les gendarmes avaient pris le soin de prévenir discrètement et à l'avance de leur venue !

Les autorités devaient cependant obéir aux ordres. La rafle du 22 août 1942 a été effectuée à Carmaux comme ailleurs mais elle a été un échec. La police a attribué cet échec à l'écoute de « radio Londres » par les juifs.

Je me demande pourquoi dans le département, seuls les juifs de Carmaux écoutaient cette radio. Il est davantage probable qu'ils aient été prévenus. Par qui ? Le pasteur Delord, bien introduit auprès de la communauté juive, a certainement joué un rôle. Mes parents peut-être aussi puisqu'ils écoutaient « radio Londres » et que mon père avait un informateur très bien placé. (Le pasteur a dit qu'il était informé des rafles par mon père.)
Je soupçonne aussi les policiers d'avoir averti des personnes qu'ils savaient en relation avec cette communauté ou des juifs eux même !

Le réseau de protection des juifs a été, en partie, oublié à Carmaux.
Les raisons en sont diverses :
Tout d'abord, dès 1945 et comme le reste de la population, les membres du réseau se tournaient vers l'avenir et la reconstruction du pays. Ils sont restés d'autant plus discrets qu'ils avaient agi naturellement sans se poser de questions.
Ensuite, la plupart des personnes protégées et beaucoup de membres du réseau sont partis de Carmaux très rapidement.
Selon l'ordre chronologique de départ de Carmaux, je peux citer :

-Paul Cavalier, parti en décembre 1944 pour Faulquemont en Moselle,
-Le pasteur Albert Delord et sa famille partis début 1945 pour la chartreuse de Valbonne dans le Gard
-Paul et Suzanne Haering, Armandine et Madeleine Alric, partis en mai 1945 pour Vandœuvre-lès-Nancy en Meurthe et Moselle,
-Jeanne Cavalier et ses enfants, ont rejoints Paul Cavalier en août 1945,
-Les Pidhorz, partis en 1945 en Meurthe et Moselle,
-Les Rosensweig, le docteur Jaffé, partis en 1945 pour Paris.

Certains adolescents se sont éloignés un certain temps, avant de revenir à Carmaux : Aline Maurel et Pierre Santoul par exemple.

Des démarches ont été effectuées plus tard par les juifs cachés ou leurs descendants et plusieurs membres de la paroisse de Carmaux ont reçu la médaille des Justes. Les personnes suivantes sont reconnues « Justes devant les Nations » :

-Albert Delord, Juste en 1985,
-Paul Haering, Juste en 1990,
-Suzanne Haering née Alric, Juste en 1997,
-Alice Ribas née Maurel et Isidore Ribas, Justes en 2005.

Voila ce que je sais aujourd'hui des camps unionistes de Lautrec et des relations entre protestants et juifs à Carmaux pendant l'occupation. J'ignore encore bien des choses !

Paris le 16 juin 2015
Françoise Cavalier Godineau